



LES GRISETTES A PARIS.



Autrefois on appelait *Grisette* la simple casaque d'étoffe *grise* que portaient les femmes du peuple. Bientôt la rhétorique s'en mêla. Les femmes furent appelées comme leur habit. C'était le contenant pour le contenu. Les grisettes ne se doutent guère que leur nom est une métonymie.

Mais voyez un peu ce que deviennent les étymologies et les grisettes ! La grisette n'est pas même vêtue de gris. Sa robe est rose l'été, bleue l'hiver. L'été, c'est de la perkaline; l'hiver, du mérinos.

La grisette n'est plus exclusivement une femme dite du peuple. Il y a des grisettes qui sortent de bon lieu. Elles l'assurent du moins. Je ne sais à quoi cela tient, peut-être à la lecture des romans, mais d'habitude, si la grisette est née en province, elle a failli épouser le fils du sous-préfet de sa petite ville, le fils du maire de son village, quelquefois le maire lui-même. Si Paris fut son berceau, elle eut pour père un vieux capitaine en retraite; ses bans ont été publiés à la mairie du onzième arrondissement; son futur était sous-lieutenant ou auteur de mélodrames : le mariage a manqué par suite d'un *quiproquo*. En général, la grisette a eu des malheurs; malheurs de famille, mais le plus souvent malheurs d'amour. Toute grisette est nubile.

On reconnaît une grisette à sa démarche, au travail qui l'occupe, à ses amours, à son âge, et enfin à sa mise. J'entends parler surtout de sa coiffure.

La grisette marche de l'orteil, se dandine sur ses hanches, rentre l'estomac, baisse les yeux,

vacille légèrement de la tête, et, pour tacher de boue ses fins bas blancs, attend presque toujours le soir.

Elle travaille chez elle, loge en boutique ou va en ville. Elle est brunisseuse, brocheuse, plieuse de journaux, chamoiseuse, chamarreuse, blanchisseuse, gantière, passementière, teinturière, tapissière, mercière, bimbelotière, culottière, gilette, lingère, fleuriste; elle confectionne des casquettes, coud les coiffes de chapeau, colorie les pains à cacheter et les étiquettes du marchand d'eau de Cologne; brode en or, en argent, en soie, borde les chaussures, pique les bretelles, ébarbe ou natte les schalls, dévide le coton, l'arrondit en pelotes, découpe les rubans, façonne la cire ou la baleine en bouquets de fleurs, enchaîne les perles au tissu soyeux d'une bourse, polit l'argent, lustre les étoffes; elle manie l'aiguille, les ciseaux, le poinçon, la lime, le battoir, le gravoir, le pinceau, la pierre sanguine, et dans une foule de travaux obscurs que les gens du monde ne connaissent pas même de nom, la pauvre grisette use péniblement sa jeunesse à gagner trente sous par jour, 547 fr. 50 centimes par an. Avec laquelle somme de cinq cent quarante-sept francs dix sous, il lui faut payer, si, par fortune, elle est dans ses meubles :

Son loyer.....	90 ^{fr.}
Sa nourriture.....	247 50 ^{c.}
Son entretien, y compris chandelles, charbon, falourdes, eau, pommades, intérêts du mont-de-piété, cirage...	400
Bierre, coco et autres.....	15
Spectacles.....	00
<hr/>	
Total des dépenses.....	752 fr. 50 ^{c.}
Recettes.....	547 50
<hr/>	
Déficit.....	205 fr. 00 ^{c.}

Au cas probable où la grisette ne serait pas un modèle d'ordre et d'économie, ce déficit peut s'élever au double et au triple de la somme de 205 fr. ; mais heureusement pour elle, le déficit, quel qu'il soit, tombe à la charge de cet ami que j'appellerai l'ami de raison. C'est *le monsieur* qui paie les dettes. Elle l'estime à cause de son âge et de ses procédés. L'ami de raison a cinquante ans, et n'est pas jaloux. Il fut épicier, ou bien marchand de drap en gros.

Je dois signaler encore un autre payeur, qui n'est que le payeur de luxe : c'est l'ami des dimanches, le *jeune homme*. La grisette l'adore tout juste une fois par semaine. Ses fonctions qui se continuent parfois jusqu'au lundi matin, se résument en deux mots : procurer de l'agrément

à la grisette. C'est lui qui mène dîner à la campagne, qui mène danser à la Chaumière ou au bal du Saumon ; c'est lui qui régale du spectacle.

L'âge de l'ami des dimanches est de dix-huit à trente ans. Il est peintre en portraits ou en bâtimens, étudiant en droit, en médecine, en pharmacie, ou en musique ; vaudevilliste honoraire ou figurant à *la Gaité* ; commis ou clerc ; blond ou brun, préférablement brun ; car la grisette est souvent blonde. Elle *adore* les contrastes.

Je ne sais si c'est par suite de cette adoration pour les contrastes que son troisième ami a la main, le pied et l'esprit lourds. Celui-là n'est autre chose que l'ami de cœur ; disons mieux, c'est l'ami de tous les instans, excepté le dimanche et les heures de la semaine consacrées par la grisette aux visites de l'ami de raison. Du reste l'ami de cœur obtient le rare privilège de la reconduire à la sortie du magasin. Il est ouvrier comme elle, a peu de défauts, place quelque argent à la caisse d'épargnes et ne se permet pas la plus petite familiarité ; quelquefois cependant le baiser d'adieu sur la joue ; mais rien de plus. Il se confie aveuglément en elle, par cette raison qu'il l'accompagne, de temps à autre, le soir, jusqu'à sa porte. Et puis, le dimanche matin, elle lui dit avec un gros soupir : « Guguste, ne vous fâchez pas ; il faut que j'aie encore passer la journée chez

ma tante qui est malade. » Notez que cette malheureuse tante se meurt tous les dimanches. Le pis, c'est que la pauvre femme est condamnée à souffrir long-temps sans mourir. Sa prétendue nièce a besoin d'une éternelle agonie pour tromper Guguste.

Quoi qu'il en soit, la grisette aime sincèrement son Guguste, qu'elle ne trompe que par nécessité; car Guguste n'est ni assez riche pour payer le déficit, ni même assez riche et encore moins assez propre pour la conduire à la campagne, au bal et au spectacle. De ses trois amis, l'ami du cœur est celui à qui elle n'accorde pas les droits d'un amant: elle le garde pour mari.

La grisette a un âge fixe. C'est-à-dire qu'une grisette ne saurait avoir ni moins de seize ans, ni plus de trente. Avant seize ans, c'est une petite fille; après trente ans, c'est une femme. Le nom de grisette ne lui est applicable que dans l'intervalle qui sépare ces deux âges. La trentaine venue, celle qui fut quatorze ans grisette et quatorze ans traitée comme telle, dépossédée par le temps, tombe dans le rang commun des ouvrières. Alors qu'importe son pied lourdement appuyé sur l'orteil, ses hanches qui essayent de se dandiner encore. Qu'importent les fins souliers, les bas blancs, le tablier de soie, l'œil qui se baisse pour faire croire à la pudeur, l'estomac

qui se creuse pour faire saillir les reins? Qu'importe qu'elle fatigue l'aiguille, le polissoir ou le pinceau; qu'elle enlumine les étiquettes du marchand de thé suisse, qu'elle fasse éclater l'améthyste empourprée ou qu'elle taille en triangle le gousset d'un col de chemise? Qu'importe même qu'elle veuille rester fille? Son règne est fini. Adieu la grisette!

Règle générale. Acception faite de l'âge et du métier voulus, toute personne du sexe féminin est grisette, qui porte un bonnet semaine et dimanche; qui porte un bonnet toute la semaine, sauf le hasard d'une noce ou d'un grand dimanche. Mais n'est pas grisette, qui ne porte bonnet ni semaine ni dimanche. A cette règle générale, je ne connais pas une exception.

Autre règle générale. Méfiez-vous de l'individualité des grisettes coiffées en foulard.

Ceci posé, vous dirai-je tout ce qu'il faut de soins, de peines, de tribulations, pour plaire à une grisette, ou plutôt pour *faire une grisette*; et d'abord, entendons-nous sur ce mot, bizarre à coup sûr et de mauvais goût, mais pittoresque, animé, énergique, formulant une idée qui ne s'adapte guère qu'aux mœurs faciles, décousues, d'une certaine classe; expression originale et poétique, tirée d'un dictionnaire qui, pour n'être pas approuvé, certifié conforme,

naturalisé par les quarante, n'en est ni moins varié, ni moins usité, ni moins français. *Faire une grisette*, comme les petits voleurs disent : *faire une montre*; les mauvais sujets, *faire un pouf*; les fils de famille, *faire cinq cents francs*, *faire mille francs*, c'est-à-dire dérober une montre, ne pas payer un billet de cinq cents francs, de mille francs!

Faire une grisette! c'est surprendre son cœur, se l'approprier, le voler, comme eût dit Trissotin! Il y a ellipse, vous le voyez, ellipse trois fois ingénieuse, et dont le mérite n'est pas à moi; il appartient tout entier à ce dialecte appelé *argot*, dont je voudrais vous dévoiler la mystérieuse origine et la piquante nomenclature; mais un sujet aussi important exige trop d'érudition et de recherches; nous lui consacrerons dans ce livre un article séparé.

Aussi bien je reviens à la grisette! Ce serait, dis-je, une folie que de vouloir suivre dans toutes leurs intrigues les jeunes gens riches ou pauvres, qui recherchent le bonheur *de faire une grisette*. Rien ne leur coûte, mensonges, argent, bouquets, coups d'œil, travestissements, lettres, langage muet à travers les vitres de la boutique, langage caressant du tête-à-tête, le soir, dans la rue, quand ont sonné huit heures. Bien souvent ils échouent.

Celui-là surtout, qui s'en va dans les théâtres du boulevard flâner aux grisettes, risque plus que tout autre de perdre son argent et ses soins. Il a pris un billet de loges parce qu'il veut explorer toutes les places, depuis le parterre jusqu'au cintre; parce qu'il veut lier conversation avec toutes les grisettes, depuis celle qui boit de la bière au paradis dans l'entr'acte, jusqu'à celle qui partage une orange avec les musiciens de l'orchestre. Mais c'est en vain qu'il essaie d'attaquer la passion à propos de l'ingénue qu'on enlève, de la décoration qui est neuve, de la scène terrible où le père noble poignarde son rival dans la personne de son fils; en vain qu'il veut faire tourner l'horreur du drame au profit de l'amour : la grisette demeure insensible; et si parfois elle sourit au compliment qu'il lui glisse tout bas sur la beauté de ses yeux ou sur la gracieuseté de sa taille, c'est par bien-séance pure, et pour faire comprendre aux femmes ses voisines, que c'est bien à elle que ce compliment s'adresse. Du reste, elle rend froideurs pour fadeurs; insensibilité pour cajoleries; là, près d'elle, est sa mère ou sa tante, sa bonne amie ou son amant.

Quand la foule sort, il se précipite pour offrir son bras... Peine inutile! La grisette, ou jette un regard dédaigneux sur l'importun, ou,

riant aux éclats, se prend à courir jusqu'à la rue du Temple; suivez-la si vous avez un cabriolet. La grisette aime les messieurs qui ont cabriolet; et, peut-être en faveur de votre cheval, en considération de votre groom, l'apercevrez-vous, sa chandelle à la main, penchant la tête aux lucarnes qui s'ouvrent sur les paliers de tous les étages, jusqu'au cinquième, où elle loge. Et puis c'est tout.

Il est sans exemple qu'on ait fait la conquête d'une grisette au théâtre. La raison en est si simple, que j'éprouve quelque pudeur à la dire. La grisette ne va jamais seule au spectacle.

La même raison s'oppose à ce qu'on fasse sa conquête dans la rue, alors qu'une autre grisette l'accompagne. Celle à qui vous adressez vos hommages vous trouve fort aimable sans doute; mais l'autre, la délaissée, celle à qui vous ne dites mot à cause de son air maussade et laid, celle-là vous décourage du geste et de la voix; son glacial *passer votre chemin!* vous fige le sang au cœur, tandis que, hâtant le pas, elle entraîne la pauvre petite, dans l'oreille de qui elle murmure: « Ah! qu'il est ennuyant ce monsieur! Que c'est embêtant un homme! Fanny ne te retourne donc pas, je le dirai à ta mère! »

Que si vous les caressez toutes deux de vos louanges, ce sera pis encore, vous déplairez à

toutes deux: vous aurez offensé deux amours-propres; de toutes manières vous ne gagnerez rien à les suivre. Pour unique ressource, il ne vous reste plus qu'à trouver la grisette cheminant seule; et encore devez-vous, cette fois, compter sur d'interminables objections, soit qu'elle vous dise naïvement: « Je ne fais pas de connaissances dans la rue », ou plus naïvement encore: « Comment voulez-vous que je parle à un homme que je ne connais pas? — Mais on fait connaissance, mademoiselle — Ah! monsieur, ... quelqu'un qu'on voit pour la première fois! »

C'était un soir de printemps, à l'heure où l'on rencontre sur les boulevards le Paris des jours heureux avec ses femmes parfumées de jeunesse, ses cafés qui se promènent à dos d'homme, ses enfants étiolés qui se jouent parmi les jambes des promeneurs, sa longue file d'arbres, ses fleuristes, ses baladins, son haleine qui sent le renfermé, ses bouquets de jeunes filles et de lilas; c'était l'heure où la campagne est si belle à voir, où la fraîcheur des vallées est si douce à sentir. J'aurais voulu respirer l'air des champs.

Sur ce blanc et monotone grand chemin qu'on appelle les boulevards, le piéton se fatigue sans ombre, et vainement il cherche un peu d'herbe pour s'asseoir. La verdure ne fleurit qu'au cha-